L'École royale militaire : un modèle selon l'Encyclopédie ?

Marie Jacob

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/3552>

DOI : 10.4000/rde.3552

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 29 octobre 2008

Pagination : 105-126

ISBN : 978-2-952089-8-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marie Jacob, « L'École royale militaire : un modèle selon l'Encyclopédie ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 29 octobre 2010, consulté le 30 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/3552> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.3552>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

L'École royale militaire : un modèle selon l'*Encyclopédie* ?

Marie Jacob

- 1 Après une longue gestation, l'édit de création de l'École royale militaire fut promulgué en janvier 1751, année de parution du premier volume de l'*Encyclopédie*, et les liens entre cette institution d'éducation et ce monument de l'édition ne se limitent pas à cette date. Dès sa création, l'école se voulut exemplaire, tant par son organisation que par l'enseignement dispensé. Les principes d'éducation sous-jacents y ont des liens incontestables avec ceux prônés par l'*Encyclopédie*, qui, de son côté prend en exemple la nouvelle institution d'éducation, tant pour les soins du corps que pour l'éducation dispensée :

Nous avons dans l'école militaire un modèle d'éducation, auquel toutes les personnes qui sont chargées d'élever les jeunes gens, devroient tâcher de se rapprocher ; soit à l'égard de ce qui concerne la santé les alimens, la propreté, la décence, &c. soit par rapport à ce qui regarde la culture de l'esprit¹.

- 2 L'*Encyclopédie* contient d'ailleurs un plein article, ÉCOLE MILITAIRE².
- 3 On peut donc se demander dans quelle mesure l'école mérita ce statut d'exemple ; était-elle vraiment novatrice, en ce milieu du XVIII^e siècle ? Plus précisément, que dire des principes qui président à son organisation ? furent-ils réellement appliqués et mis en œuvre ? Quels sont leurs liens avec les principes prônés dans l'*Encyclopédie* ? Dans le cadre d'un article, nous traiterons pas ici de la réalité de l'école dans son devenir, ni de la sociologie des élèves, qui ont été étudiées récemment³. Il s'agira seulement de mettre en perspective les déclarations de l'article ÉCOLE MILITAIRE d'une part avec la réalité de l'école dans les premières années de sa création et d'autre part avec les conceptions éducatives des autres encyclopédistes⁴. Nous nous limiterons à la première période de l'école, 1751-1776, car en 1776, elle connaîtra une profonde réorganisation sous la férule du comte de Saint-Germain, qui modifie profondément les conditions de fonctionnement⁵. Durant ces années 1751-1776, l'École n'est cependant pas une institution statique, mais connut bien des changements, à l'instar des ses ministres de tutelle. On distingue cependant trois périodes :

- 4 1753-1760 : cette première période est dominée par les militaires : sauf durant les cours, la discipline est assurée par des officiers d'active, et Pâris de Mezyieu, le directeur d'étude, personnage central dans le fonctionnement de l'institution, est lui-même un ancien officier(lieutenant-colonel)⁶.
- 5 1761-1769 : dans cette deuxième période, les élèves sont encadrés par des civils nommés « Inspecteurs des élèves », qui n'ont de compte à rendre qu'au directeur des études, lui-même civil⁷, qui s'est adjoint comme sous-directeur Louis Félix Guyement de Kéralio⁸. L'école conserve néanmoins son caractère militaire, puisque Kéralio y enseigne l'art de la guerre⁹ et les ordonnances militaires.
- 6 1770-1776 : on assiste¹⁰ à une reprise en main¹¹ de l'École par les militaires. Les règles de son fonctionnement sont précisées dans l'*Exposition du plan des études pour les Élèves de l'École royale militaire*¹² et dans le *Règlement concernant les officiers de l'état major de l'École royale militaire et leurs fonctions, arrêté de Mr le duc de Choiseul*¹³. Le directeur des études est toujours un civil, le « sieur Bizot » qui, malgré des réformes pédagogiques positives, est chassé de l'École¹⁴ pour indécidatesses¹⁵.
- 7 Cependant, malgré ces régimes différents, cinq aspects demeurent immuables durant la période 1751-1776 :
- une organisation originale qui lui confère une totale autonomie financière ;
 - un cadre administratif conjugué en trois conseils ;
 - la place importante accordée au religieux ;
 - le recrutement des élèves¹⁶ ;
 - la mission de former de futurs officiers qui soient également des gentilshommes.
- 8 Pour remplir cette mission, les principes d'éducation demeurent ; seule varie leur mise en œuvre. Selon l'article ÉDUCATION de l'*Encyclopédie*, ces principes doivent s'organiser selon trois axes : « 1° la santé & la bonne conformation du corps ; 2° ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit ; 3° les mœurs, c'est-à-dire la conduite de la vie, & les qualités sociales »¹⁷.
- 9 Précisons d'abord les cinq constantes de l'école, avant de voir comment, au cours des différentes périodes furent mis en œuvre ces trois axes d'éducation, à savoir, la formation de l'esprit, le corps et la santé et enfin les mœurs.
- 10 La documentation primaire est très riche : les Archives Nationales conservent de nombreux registres qui permettent de connaître la vie de l'école¹⁸ et, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, surtout après l'expulsion des Jésuites en 1762, les écrits sur l'éducation foisonnent¹⁹.

Une école financée par les jeux

- 11 La création d'une école militaire à Paris s'inscrit dans un mouvement européen visant à perfectionner l'armée par une meilleure formation des officiers. L'Espagne se dota d'une école militaire dès le XVII^e siècle ; en France, Mazarin puis Louvois envisagèrent aussi un tel établissement, mais la réalisation en fut plus tardive, et ce n'est qu'au début du XVIII^e que Jean Pâris, dit Marmontel, fit les premières études préliminaires à sa création. Trop ambitieux, le projet fut abandonné. Pâris Duverney, frère cadet du précédent, reprit le flambeau avec pour modèle le collège de cadets créé en Russie par

Catherine II. Lors de l'étude de son projet, Duverney détaille, dans une douzaine de mémoires, ses propositions pour l'École²⁰.

- 12 L'un des ces mémoires fait état de financements originaux, dont le principe sera inscrit dans les actes fondateurs de l'École²¹. Il s'agit essentiellement d'un droit sur les cartes à jouer. Ce droit, créé au xv^e siècle par Henry III, était un impôt indirect perçu auprès des imprimeurs, lors de la fabrication de chaque jeu de cartes. Au moment de la création de l'école, le roi Louis XV porte ce droit à un denier pour chacune des cartes qui compose les différents jeux, et il accorde à l'institution scolaire le bénéfice de cet impôt, à charge pour elle de le collecter par l'intermédiaire d'une régie.
- 13 Bon an mal an²², cette source procura à l'école un revenu annuel moyen de 600 000 livres environ. Bien que conséquent, ce revenu ne suffit pas pour assurer à l'école une autonomie financière indépendante des événements, telle que l'avait voulue le Roi²³. Dans les années 1751-1756, l'une des causes principales des difficultés réside dans les frais entraînés par la construction, dans la plaine de Grenelle, de locaux propres à l'école, à côté de l'Hôtel des Invalides.
- 14 Le financement de l'école par le droit sur les cartes ne fut d'ailleurs pas adopté sans réticence, et le premier président Maupéou écrivait à ce propos au comte d'Argenson :
J'aurais bien souhaité qu'il n'eût pas été question d'une imposition, quoiqu'anciennement établie pour soutenir un établissement si désirable. Il faut croire qu'il est absolument impossible d'y parvenir sans cela.²⁴
- 15 Duverney, lui-même conscient du discrédit moral qu'un lien, même financier avec l'univers du jeu, pouvait causer à l'école, s'en accommoda toutefois au motif qu'il ne s'agissait pas d'un impôt direct, donc impopulaire, et que l'important, était finalement le revenu procuré, et non l'assiette de l'impôt :
Il serait à désirer sans doute que l'on eut pu donner à l'École Militaire, une dotation plus relevée et plus riche que ne l'est le droit sur les cartes à jouer, mais il fallait choisir un objet qui ne fut pas onéreux aux sujets du Roi, sans quoi on aurait bientôt vu les applaudissements se refroidir. D'ailleurs en jugeant sainement les choses, l'imposition sur les cartes ne peut pas dégrader l'établissement. Presque tous les impôts se ressemblent par l'objet et ils ne sont distingués que par le produit.²⁵
- 16 La taxe sur les jeux de cartes n'y suffisant pas, d'autres ressources s'imposèrent. Et, malgré les réticences morales, ce fut encore sur le jeu que l'on compta pour les fournir : l'école devrait une partie des ses revenus à une loterie, ce qui fut dénoncé au xix^e siècle :
Tout est honteux dans ce règne de Louis XV. Voici une institution faite pour honorer le prince, il ne lui en revient aucune part. Le projet fut conçu par un financier, pris à cœur par une favorite²⁶. Il fallut de basses intrigues pour le faire réussir et l'on ne trouve rien de mieux pour assurer l'existence de cet établissement utile que l'institution immorale d'une loterie²⁷.
- 17 Finalement, force est de constater que Duverney parvint à ses fins, puisque l'École bénéficie, à partir²⁸ de 1757, de la concession d'une loterie pour trente ans²⁹. Retenons l'importance du chiffre d'affaire annuel, de l'ordre de sept millions de livres³⁰, et le gain moyen annuel qu'en tire l'École évalué à 1,2 million de livres. Outre cet apport conséquent, les revenus de l'institution s'enrichiront encore du legs, en 1759, de six offices d'affinages d'or et d'argent³¹ par le maréchal de Belle-isle, ministre de la guerre.
- 18 Grâce à ces financements, l'institution disposait, trois ans après ses débuts³², de locaux propres, livrés en juillet 1756 sous le nom d'Hôtel de l'École royale militaire, ainsi que de revenus indépendants et confortables, de l'ordre de 2,4 millions de livres par an en

moyenne. Les comptes de l'école étaient souvent positifs, auquel cas le solde était reversé au ministère de la guerre³³. Ces sommes considérables étaient gérées par un conseil de l'École.

La structure administrative de l'École

- 19 La direction de l'établissement se faisait collégalement, dans le cadre du conseil de l'École. Toujours formé des mêmes membres, ce conseil portait des noms différents, selon la mission qu'il avait à remplir. Comme « administration », le conseil se réunissait une fois par mois sous la présidence du ministre de la Guerre³⁴. Les délibérations de ce conseil nous sont parvenues par les registres dans lesquels elles furent consignées³⁵. En réunion, ce conseil réglait tous les problèmes importants de l'Hôtel, tant militaires qu'administratifs et économiques, mais également les problèmes scolaires de tous ordres. Le conseil réunit toutes les personnes, civiles et militaires, qui dirigent l'institution, à savoir le gouverneur, le lieutenant du roi, le major, l'intendant, le trésorier, le directeur des études, qui ont tous voix délibérative³⁶. Outre l'autonomie financière que nous avons déjà évoquée, le conseil disposait d'un pouvoir réel et important, y compris celui de choisir les professeurs et, éventuellement, de les renvoyer.
- 20 Les travaux du conseil étaient préparés par deux autres organes : le conseil économique et le conseil de police. Le conseil économique se réunissait une fois par semaine sans la présence du ministre. Il avait pour mission de gérer la vie matérielle de l'École ; l'intendant, notamment, ne pouvait passer aucun marché sans son accord. Cette précaution n'empêche pas une certaine dérive des dépenses, au point que le pain confectionné sur place finit par revenir plus cher que celui vendu par les boulangers parisiens !
- 21 Le conseil de police se réunissait quotidiennement si nécessaire, pour sanctionner au plus vite les manquements à une discipline très stricte. Le responsable de la discipline étant le major, celui-ci pouvait appeler à témoigner devant le conseil de police toute personne intervenant à l'École, professeurs, officiers de jour, etc.. Dès le début de l'institution, on tenta d'éviter les brimades inutiles, courantes dans les corps de troupe. C'est pourquoi, la seule sanction immédiatement applicable était l'arrêt sur place : l'élève ne devait plus bouger, et c'est le conseil de police qui définissait la punition, pouvant aller jusqu'au cachot au pain et à l'eau.
- 22 L'une des missions de l'École était de former des gentilshommes ; aussi, pour inculquer aux élèves le ton convenable, on exigeait d'eux, outre l'attention, le silence la plupart du temps. C'est pourquoi on enfermait les élèves paresseux, que « leur négligence ordinaire dans les classes a conduits en prison »³⁷. Mais le conseil demeura perplexe quant à la sanction à infliger à des élèves qui chantaient trop fort durant l'office divin : « les uns percent la voûte de leurs voix et quelques autres affectent de grossir la leur et d'imiter ce qu'on appelle le faux bourdon »³⁸. En réaction à ce désordre, le conseil décida de désigner, pour chacun des rangs de la chapelle, un élève responsable du bon déroulement de l'office. À la décharge des chanteurs de faux bourdons, notons que les offices religieux occupaient une place bien lourde dans leur emploi du temps.

La place du religieux à l'École

- 23 Dans une institution à vocation militaire, créée par un monarque de droit divin, on ne saurait envisager la vie sans un cadre religieux. Aussi la pratique religieuse occupait-elle une grande place au sein des études : offices, prières, instruction religieuse, confessions et communions, ces actes religieux rythmaient les journées : de même, le calendrier s'articulait autour des fêtes religieuses : mardi gras et mercredi saint (dont l'après-midi seulement était chômé), Pâques, Ascension, Saint-Louis, etc. Les dimanches et fêtes, outre la messe quotidienne servie par deux d'entre eux, les élèves allaient aux vêpres à 15 h 30. La semaine sainte, les élèves suivaient deux messes, l'une à 9 h, l'autre à 16 h. Les autres jours, le lever se faisait à 5 h 30, et, après une toilette sommaire, les élèves se rendaient à 6 h à la chapelle de l'École pour y entendre l'office dit par un des aumôniers de l'École. Les repas ne commençaient qu'après le benedicite dit par un élève et se terminaient par des grâces. La journée s'achevait à huit heures trois quart, après la prière du soir dite dans la chapelle.
- 24 Le catéchisme avait lieu le dimanche et les jours de fêtes à sept heure un quart, suivi par la grand messe à 9 h 30. Il s'agissait d'un « catéchisme dogmatique » dont les leçons devaient être apprises par cœur.
- 25 Outre les manuels scolaires, l'un des rares livres autorisés et à la disposition des élèves était un livre d'*Heure à l'usage des élèves de l'École royale militaire*³⁹, qui prescrit « les prières avant le repas, après le repas, avant le travail, les prières pour demander la grâce de bien employer son temps, prière pour connaître la volonté de Dieu sur le choix d'un état de vie »⁴⁰.
- 26 Le directeur spirituel de l'École était l'archevêque de Paris, qui en désignait les aumôniers⁴¹, tous docteurs en théologie. En 1761, un règlement spécifique impose aux élèves une confession mensuelle et une communion bimestrielle. Le régime maigre du carême est respecté scrupuleusement. En dépit des mesures d'abstinence liées à cette période, l'école institue, à partir de 1754, une « table en gras », où est servi, une fois par jour, un menu spécial composé d'un bouillon gras, de riz et d'un plat de viande rouge. Réservé, dans un premier temps, aux officiers, inspecteurs, professeurs, et maîtres en mauvaise santé⁴², l'accès à cette table est étendu, à partir de 1761, aux élèves malades. Le bénéfice d'un tel régime est accordé par l'archevêque de Paris⁴³, sur attestation de l'état de santé du bénéficiaire, établie par un certificat du médecin de l'École. Chaque année, l'autorisation épiscopale est réitérée pour proroger une telle table. Il est difficile de savoir le nombre de personnes qui ont pu bénéficier de ce régime de faveur, mais elles ne devaient pas être très nombreuses, car la table était dressée dans l'appartement du gouverneur et non dans le réfectoire. Et si les registres mentionnent les personnels souffrant qui sont remplacés, on ne dispose pas de tels renseignements pour les élèves.
- 27 Par contre on connaît leur filiation, quatre quartiers de noblesse étant une condition d'accès à l'École.

Le recrutement des élèves et la mission de l'École

- 28 L'article ÉCOLE MILITAIRE de l'*Encyclopédie* débute par la définition suivante :

L'école royale militaire est un établissement nouveau, fondé par le Roi, en faveur des enfans de la noblesse françoise dont les peres ont consacré leurs jours & sacrifié leurs biens & leur vie à son service.

- 29 Il ne faut pas se méprendre sur l'étendue du recrutement de l'école : il ne concernait qu'une catégorie restreinte de la population. N'y étaient acceptés que des jeunes gens bien conformés, âgés de huit à onze ans, sachant lire et écrire, et issus de la noblesse depuis au moins quatre générations, et dont la famille ne dispose que de faibles revenus. Cependant selon Laulan il ne s'agissait pas « d'une véritable sélection ni au point de vue physique, ni au point de vue mental, à peine du point de vue social⁴⁴ ». D'ailleurs, certains élèves y étaient admis bien que quasiment analphabètes.
- 30 Les mots « faveurs » et « sacrifié » de la définition encyclopédique appellent quelques commentaires. La faveur royale est une réalité puisque l'élève était totalement pris en charge par l'école durant les quatre années de sa scolarité, l'école allant même jusqu'à payer l'affranchissement des lettres écrites sous son contrôle, et adressées régulièrement à sa famille⁴⁵.
- 31 Quant au sacrifice des pères, il faut rappeler que la vie militaire en garnisons ou sur les champs de bataille ne procurait pas les mêmes avantages financiers que la fréquentation de la cour. Et assurer la formation de leurs enfants constitue alors une sorte de dédommagement offert aux officiers nobles et impécunieux. Ces faveurs ne sont pas exemptes de calcul de la part du roi, dont les vues relèvent de politique intérieure. L'impôt sur le vingtième frappait les différents revenus fonciers, commerciaux ou des charges, mais ne concernait ni les salaires ni le travail, et sa récente instauration en 1749 faisait encore gronder le Parlement et le clergé. En revanche, la noblesse n'avait pas bronché ; c'est pourquoi il était judicieux de faire un geste pour récompenser sa fidélité dans cette affaire et tenter de se l'attacher davantage en finançant la formation de ses enfants les moins favorisés. En fondant l'École militaire, le roi pouvait ainsi espérer faire coup double : disposer la noblesse en sa faveur et constituer pour l'avenir un corps d'officiers qui lui en seraient reconnaissants.
- 32 Cette gratitude due au roi est rappelée si souvent aux élèves que cela engendre un rejet de leur part : élève au début de l'École, le comte de Vaublanc en témoigne dans ses *Souvenirs* : « les élèves loin de se montrer modestes, dociles, respectueux, policés et reconnaissants pour les bontés du roi dont ont leur rebattait les oreilles étaient au contraire difficiles à conduire »⁴⁶. La tâche du personnel était rude, pour faire de jeunes gens souvent provinciaux, mal mis et mal éduqués, des officiers gentilshommes. Vaublanc rapporte encore qu'on vit arriver à l'École un certain Limoges, descendant des anciens comtes de Limoges, en sabots et bonnet de laine, et l'auteur ajoute : « Plus d'un pauvre gentilhomme déterré du fond d'une province était arrivé dans cet équipage⁴⁷ ». Ces jeunes gens aux habitudes rustiques devaient troquer sabots et bonnet contre souliers et chapeau⁴⁸, sous peine de punitions⁴⁹. Le port du chapeau semble avoir posé moins de problème, on touchait là à un des attributs de la caste.
- 33 Ils formaient un groupe social homogène, pris en compte dans le plan d'éducation résumé dans l'article de l'*Encyclopédie*. Ce plan se focalise autour de cinq points : sa définition dans les textes, les méthodes pédagogiques, les matières enseignées, les soins apportés au corps, les mœurs et la discipline.

Un plan d'éducation novateur ?

- 34 Nous disposons de deux versions du plan d'éducation de l'École :
- le plan initial écrit par Pâris Duverney lors de la création de l'institution⁵⁰, et sa version plus condensée due à Pâris Demezieu dans l'article ÉCOLE MILITAIRE de l'*Encyclopédie*⁵¹.
 - un autre exposé du plan, qui s'insère dans un cadre plus large de publication des règlements commencée en 1765, est paru en 1769 sous l'impulsion du duc de Choiseul : il s'agit de l'*Exposition du plan des études pour les Élèves de l'École royale militaire*⁵², et du *Règlement concernant les officiers de l'état major de l'École royale militaire et leurs fonctions, arrêté de Mr le duc de Choiseul*⁵³.
- 35 Avant d'esquisser le plan d'éducation mis en œuvre à l'École, De Meyzieu regrette qu'il existe peu d'ouvrages « dont le but est de former plusieurs personnes à la fois. Les hommes les plus éclairés sur cette matière se contentent d'une pratique confirmée par une longue expérience. [...] l'éducation, ce lien si précieux de la société n'a point de lois écrites », en raison de la diversité des chemins possibles.
- 36 Dans les années 1740-1750, la marine française fait piètre figure et connaît des déboires face à l'Angleterre. De telles défaites ont convaincu de la nécessité d'officiers bien formés, et c'est là l'une des raisons de la création de l'École. Demezieu précise en outre qu'il importe « de former des militaires et des citoyens ». L'auteur inscrit son plan d'éducation dans un cadre novateur, en rupture avec l'enseignement traditionnellement dispensé dans les collèges. Dans *la France des Lumières*, Daniel Roche souligne combien ce terme est caractéristique du mouvement philosophique des Lumières, dans son émancipation vis à vis l'Église :
- L'école devient le lieu des luttes entre l'État et l'Église, entre la nation et la famille, elle doit choisir entre fabriquer des écoliers perpétuels et produire des citoyens, entre la reproduction et la libération⁵⁴.
- 37 Outre cette volonté de former des citoyens, un autre caractère novateur réside dans la démarche de constituer une école professionnelle⁵⁵, d'où « il ne doit sortir que des guerriers ». Cette professionnalisation de l'École était déjà voulue par Duverney, dès 1750, dans le cadre d'une réforme de l'enseignement en France⁵⁶. Soulignons là une des particularités de l'institution : les élèves avaient la même origine sociale et étaient formés à une même profession, celle des armes. Ces uniformités vont faciliter la tâche éducative, en limitant les matières enseignées et le niveau à atteindre, mais vont engendrer aussi des contraintes éducatives. D'un jeune hobereau mal dégrossi il faudra faire un futur officier. L'ampleur et la difficulté de la tâche n'étaient sans doute pas perçues par de beaux esprits réformateurs tel l'abbé de Saint-Pierre. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, cet abbé est l'un des chantres de la réforme des collèges. Il préconisait l'internat « pour les étudiants en droit, en médecine, et dans les écoles militaires et ecclésiastiques »⁵⁷, n'envisageait pas de vacances scolaires⁵⁸, et réduisait à néant le rôle des parents, laissant aux maîtres la charge, outre d'enseigner les connaissances essentielles, de former à la politesse et à la civilité.
- 38 Ainsi toutes les recommandations du chantre des réformes sont appliquées à l'École : il s'agit bien en effet d'une école professionnelle, où l'on doit apprendre la bienséance, où les élèves vivent durant quatre ans dans un pensionnat d'où les sorties sont exceptionnelles, pratique alors courante⁵⁹.

- 39 Cependant Demezieu est bien conscient de ce que l'École ne mérite pas à ses débuts le statut d'exemplarité :

L'école royale militaire est encore au berceau ; qu'on se croit fort éloigné du point de perfection ; qu'on ose se flatter d'y arriver qu'avec le secours du temps et de la patience [et qu'il est] toujours prêts préférer le meilleur au bon, & à corriger ce qu'il y aurait d'inutile ou de mauvais dans nos idées.⁶⁰

- 40 Le plan présenté est donc une esquisse toujours remise sur le métier, ainsi que le confirment les trois phases de l'École. Mais la finalité reste constante et le but est double, former « l'esprit & le corps ».

Des méthodes pédagogiques qui évoluent

- 41 L'enseignement n'est pas figé et son contenu évolue. Le cas du latin est particulièrement significatif : occupant une place majeure dans le collège classique, il est fort contestée au siècle des Lumières. Augustin Sicard remarquait à la fin du XIX^e siècle : « On est frappés en lisant les écrivains du XVIII^e siècle occupés d'éducation, de rencontrer presque partout un véritable hostilité contre le latin », à l'exception toutefois de Rollin (*Traité des études*) et de Fleury (*Traité du choix et de la méthode des études*) qui prônent encore au début du XVIII^e siècle l'enseignement de cette langue pour tous les collégiens, mais uniquement par la version. La question de l'enseignement du latin est d'ailleurs débattue dans l'*Encyclopédie*, et si quelques nuances existent dans les avis des encyclopédistes tous réservent aux savants l'enseignement approfondi du latin⁶¹. Dans la première période de l'École, on y enseignait le latin, mais cet enseignement dut rencontrer des difficultés, puisqu'en 1764 on décide de le supprimer pour certains élèves :

Les élèves qui seroient reconnus n'avoir aucune aptitude pour le latin et autres sciences qu'ils ont essayé d'apprendre en soient retirés et fixés à la grammaire, à l'écriture et à l'orthographe française et aux sciences ou exercices où ils font des progrès et montrent des dispositions.⁶²

- 42 Cette décision s'accompagne de la mise en place d'une expérience pédagogique menée de façon scientifique, avec pragmatisme et empirisme sans idéologie préconçue : les élèves arrivant à l'école en ce début d'année scolaire 1764 sont partagés en deux groupes, l'un ayant des cours de latin, l'autre non.

Si au bout de deux ans par cette méthode du latin les élèves sont parvenus avec plus de succès à écrire la langue française bien orthographiée que ne le feront ceux qui pendant le même temps avaient été formés par la grammaire française, on saura la meilleure méthode par une expérience d'autant plus utile qu'il est universellement reconnu que bien lire, bien écrire et bien orthographier est un des objets les plus intéressants pour les élèves et pour l'Hôtel lui-même.⁶³

- 43 Nous n'avons pas la conclusion de cette expérience, mais, dans le plan de Choiseul de 1769, le latin ne figure plus dans les matières enseignées. Cette suppression rejoint le point de vue de certains réformateurs ; et dès 1750, D'Alembert, dans l'article COLLÈGE, se demandait « pourquoi passer six ans à apprendre tant bien que mal une langue morte ? » Les élèves de l'École n'étaient cependant pas coupés totalement de toute culture latine, puisqu'ils lisaient des traductions des auteurs classiques ; c'est pourquoi le conseil considérant « la traduction de Lucrèce par M Bongars comme un bon livre, le bibliothécaire en achètera 100 exemplaires pour les élèves »⁶⁴. Toutefois, les anciens

élèves de la Flèche⁶⁵, qui l'y avaient étudié, entretenaient leurs connaissances du latin par des versions les dimanches et fêtes⁶⁶.

44 Une telle expérience montre combien la pratique éducative de l'École s'inscrit dans un schéma novateur, et mis en avant dans l'*Encyclopédie*.

45 La formation des classes fournit un autre exemple de ce désir de s'adapter à la réalité des élèves. Demeyzieu, refusant de prendre part au débat sur l'enseignement⁶⁷ de la géométrie, constate la diversité des capacités des élèves :

Nous pensons qu'il ne seroit pas prudent de prononcer sur l'âge auquel on doit commencer l'étude de la Géométrie ; cela dépend principalement des dispositions que l'on trouve dans les élèves. Les esprits trop vifs n'ont pas d'assiette, ceux qui sont trop lents conçoivent avec peine, & se rebutent aisément.⁶⁸

46 Ce n'est qu'après une dizaine d'années de fonctionnement que l'on se préoccupa de la diversité des aptitudes, en instituant systématiquement des classes de niveau, qui prévalaient déjà chez les jésuites⁶⁹. En 1769, les élèves de l'école étaient répartis

en quatre divisions et chaque division est partagée en trois classes, les forts, les médiocres et les faibles ; afin que chacun d'eux puisse recevoir une instruction plus particulière et plus relative à son intelligence⁷⁰.

47 Mais « les classes de chacune des divisions auront à la même heure avec la même durée, les mêmes matières enseignées, la seule différence étant que l'enseignement sera toujours proportionné à la force des élèves qui les composent. »⁷¹

48 L'aisance financière de l'École permit de mener jusqu'au bout cette démarche novatrice : en particulier le souci de personnaliser l'enseignement était facilité les effectifs relativement réduits. Les décrets officiels annonçaient cinq cents élèves boursiers à l'École, mais les dortoirs ne pouvaient en accueillir plus que deux cent cinquante.⁷² Le plan d'étude de 1769 prévoyait « autant de professeurs et de maîtres que l'exécution du plan d'enseignement en pourra exiger »⁷³ et, de fait, on compte douze professeurs de mathématiques, matière qui figure dans l'emploi du temps de toutes les divisions⁷⁴ ; donc en considérant que les douze classes avaient quasiment le même effectif, chacune regroupait une vingtaine d'élèves au plus ! D'une façon analogue pour la grammaire, matière enseignée seulement dans les trois classes de la première division, on compte en 1774, trois professeurs et un suppléant⁷⁵.

49 Cette prise en compte de l'individu se retrouve dans les consignes données aux professeurs dans le plan d'étude de 1769⁷⁶ :

Les professeurs s'attacheront dans tous les temps à démêler leurs caractères aussi bien que les dispositions pour la science qu'il enseigne ; le Directeur des études jugera du mérite des professeurs par le soin qu'ils donneront sur cet important article. Il s'agit de déterminer chez les élèves s'ils ont disposition et volonté, volonté sans disposition, disposition sans volonté ou ni l'un ni l'autre.

50 Ce souci de connaître le caractère des élèves n'est pas neuf, mais la recherche des dispositions pour les sciences, et le désir d'adapter au mieux leur enseignement à la capacité de chacun sont des préoccupations nouvelles.

51 Et en 1771, pour pouvoir évaluer objectivement les progrès des élèves et éventuellement les récompenser, on mit en place des examens dans les disciplines considérées comme les plus importantes :

Les mathématiques, la langue allemande et le dessin feront l'objet de cet examen [...] Les mathématiques étant la partie principale de l'enseignement actuel de l'École militaire, c'est par cette partie qu'il faut commencer et sur laquelle il faut particulièrement insister⁷⁷

- 52 Ce souci d'adapter l'enseignement et de faire progresser l'élève pris individuellement évoque le point de vue développé par d'Alembert dans l'article COLLÈGE⁷⁸, regrettant, par expérience, que dans les collèges « le maître se trouve obligé de proportionner sa marche au plus grand nombre de ses disciples, c'est-à-dire aux génies médiocres ; ce qui entraîne pour les génies les plus heureux une perte de temps considérable ». Les classes de niveau mises en œuvre à l'École militaire palliaient cet inconvénient en adaptant le rythme de progression à la capacité des élèves, même si la modulation se faisait, semble-t-il, globalement, et non matière par matière.

Les matières enseignées

- 53 Dans la première période qu'a connu de l'École, on y enseignait :
- La Grammaire, les langues françoise, latine, allemande, & italienne, les Mathématiques, l^e Dessin, le Génie, l'Artillerie, la Géographie, l'Histoire, la Logique, un peu de Droit naturel, beaucoup de Morale, les ordonnances militaires, la théorie de la guerre, les évolutions ; la Danse, l'Escrime, le Manège & ses parties, sont les objets des études de l'école royale militaire⁷⁹.
- 54 La langue allemande est enseignée et l'oreille des élèves est familiarisée à sa pratique par la présence de valets germanophones. À partir de 1769, les trois premières sections ont cours d'allemand tous les après-midi des jours de classe ; en dernière année, les cours de conversation allemande sont dispensés le matin, en alternance avec la danse.
- 55 Pour le cours d'italien, mais savons seulement qu'il n'y a à l'École, à partir de 1767, qu'un seul professeur. Signalons la particularité de sa nomination, car c'est l'un des rares cas où un professeur fut embauché sur recommandation quasi royale⁸⁰. Suite à une lettre de Choiseul datée du 22/10/1767, c'est « à la demande de Madame, [que] le Sieur Goldoni neveu de son maître d'italien est nommé à l'Hôtel maître de cette langue avec 1800 livres d'appointements⁸¹. » L'enseignement de l'italien semble toutefois avoir été éphémère à l'École, puisque le plan de 1769 ne le mentionne plus.
- 56 L'étude des langues ne faisait pas partie du cursus classique, mais les encyclopédistes et les réformateurs la recommandaient⁸². Dispenser cet enseignement était une démarche novatrice, et relevant d'un certain réalisme : les troupes comptaient souvent des soldats de langue allemande, et la pratique de cette langue était donc fort utile pour les officiers. L'anglais demeurait la langue de l'ennemi héréditaire, toutefois utile aux officiers de marine auxquels on l'enseignait dans les écoles de la marine.
- 57 Sur les mathématiques, il suffit de lire ce qu'en dit Demeyzieu dans l'*Encyclopédie* :
- Il seroit superflu d'en faire l'éloge dans un tems où la Géométrie semble tenir le sceptre de l'empire littéraire. Cependant il ne s'agit pas de former des savants : Il vaut mieux qu'un militaire sache bien faire construire une redoute, que calculer le cours d'une comete.[...] C'est par des considérations de cette espece, qu'on s'est déterminé à n'enseigner des Mathématiques dans l'école militaire, que ce qui a un rapport direct & immédiat à l'art de la guerre. L'Arithmétique, l'Algebre, la Géométrie élémentaire, la Trigonométrie, la Méchanique, l'Hydraulique, la Construction, l'Attaque & la Défense des places, l'Artillerie, &c. Mais on observe surtout de joindre toujours la pratique à la théorie : on ne néglige aucuns détails : il n'y en a point qui ne soit important⁸³.
- 58 Les mathématiques occupent une place importante dans l'enseignement de l'École. Chaque classe a son professeur attitré. Il s'agit très souvent de savants reconnus, tels l'astronome Jeurat (qui y enseigne durant les quinze premières années de l'existence

de l'École), ou Laplace, qui lui succéda, Cousin et Legendre, pour ne citer que les académiciens⁸⁴. En plus de la liste indiquée par R Hahn, nous avons relevé dans les registres les noms de Bossut et Bézout, à qui sont attribués des billets de bougie de 150 £. Ce crédit vise, sans doute, à les dédommager de leur travail d'examineur⁸⁵. Les enseignants assurent un cours tous les matins des jours ouvrables dans toutes les divisions, et une étude le soir pour aider leurs élèves⁸⁶. Si la charge est contraignante (port d'un uniforme, obligation de loger sur place, vacances exceptionnelles, retards non tolérés, service quelquefois le dimanche et les jours fériés), en contrepartie l'École traite bien ses maîtres⁸⁷, en particulier ceux de mathématiques, qui sont les mieux rémunérés avec 2400 £ de pension en 1756⁸⁸ ; de plus, les douze professeurs de cette matière ont le choix de trois adjoints. En outre, tous les maîtres bénéficient, à partir de 1769, d'une pension de 1000 £ durant leur retraite. Ces conditions favorables encouragent ces professeurs dans leur tâche, ce que le conseil reconnaît au moyen de diverses gratifications. Ainsi apprend-on qu'en 1773 « le Sieur Frottier professeur de mathématiques dévoué qui a fait progresser ses élèves » reçoit une gratification⁸⁹. Cette évaluation des professeurs de mathématiques était d'autant plus aisée qu'ils suivaient leurs élèves durant tous leur cursus à l'École. « Les professeurs de Mathématiques suivront toujours leurs élèves de la première division jusqu'à la sortie des l'école pour que les professeurs puissent jouir du succès de leurs élèves »⁹⁰.

- 59 Faire progresser les élèves est méritoire, car la bonne volonté de ces derniers et leur goût pour la théorie n'est pas toujours évidente. D'ailleurs la nécessité de ne pas pousser trop loin l'enseignement des mathématiques est affirmée dès 1756 par Demeyzieu, pour qui il n'est pas question de former des savants et qui conseille de « surtout joindre toujours la pratique à la théorie ». Ce principe est une constante, on le retrouve rappelé en 1769 par Bizot, directeur des études de la troisième période :

Le but [de l'enseignement des mathématiques] est moins d'en faire des mathématiciens que de les former aux choses de raisonnement, d'accoutumer leur esprit à la justesse par l'habitude de la démonstration, de mettre enfin de l'ordre et de la netteté dans leurs idées.⁹¹

- 60 Dans cette optique, Bizot préconise, en 1772, « de substituer le cours de mathématiques de l'Abbé Bossut⁹² à celui de Camus beaucoup plus volumineux et qui ne traite pas de toutes les parties qui doivent savoir les élèves »⁹³. Poussant plus loin ce souci d'adaptation et de concret, Bizot organise la mise en place d'expériences de physique devant les élèves, en faisant venir des instruments d'Angleterre :

Les progrès des élèves dans les mathématiques exigeaient de nouveaux secours, et qu'il serait avantageux de pouvoir leur expliquer les ouvrages sur la mécanique et l'hydraulique qui sont nécessairement entre leurs mains, en leur présentant en même temps un nombre assez considérable d'expériences que ces ouvrages supposent [...] Pour remplir l'objet de cette proposition, Bizot pense confier cette branche de l'enseignement à deux d'entre les professeurs qui s'étaient dévoués, les Sieurs Cousin et Hollé qui s'en sont particulièrement chargés et ont solidairement répondu de l'entière exécution du projet.⁹⁴

- 61 Soulignons ici aussi le caractère novateur d'une telle démarche. L'enseignement de la mécanique et surtout celui de l'hydraulique portait sur des matières qui ont fait l'objet d'études récentes, menées par de grands savants. La première édition du *Traité de dynamique* de D'Alembert, œuvre majeure sur le sujet, date de 1743 ; la seconde édition, grandement augmentée par des notes de Bézout, paraît en 1758. Son *traité de l'équilibre*

et du mouvement des fluides paraît en 1744. Et Bossut publie un *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique* en 1762.

- 62 Dans le même ordre d'idées, il faut souligner l'apport de Cousin, qui met à la portée des élèves des matières dont l'Académie n'avait débattu que quelques décennies auparavant. À l'École, l'étude de cette physique mathématique va être confortée par la création, à la rentrée 1773, d'une chaire de physique expérimentale⁹⁵. L'analyse des manuels de mathématiques utilisés à l'école a été faite par Roger Hahn⁹⁶. Nous nous arrêterons donc seulement à l'exemple d'un manuel de 1762. Il s'agit du premier volume consacré à l'arithmétique du *Cours de mathématiques à l'usage de Mrs les Élèves de l'École royale militaire*, de Berthelot, professeur à l'École royale militaire⁹⁷. Après avoir donné « une idée nette des nombres », l'auteur abordait les opérations dans l'ordre courant : les additions simples et composées, la soustraction, la multiplication, après avoir mis en avant « le rôle du zéro à main droite », puis la division. Pour la multiplication, il faisait apprendre par cœur les tables de Pythagore : tableau à double entrée, contenant le produit des nombres de 1 à 9 par eux-mêmes. Il traite ensuite des mêmes opérations sur les fractions ; puis « la règle de fausse position qui apprend à partager un nombre en plusieurs parties inégales ». En précisant :
- Je donne d'abord un exemple bien simple pour sentir, pour faire sentir plus aisément la métaphysique de cette règle que je n'ai vue nulle part bien expliquée, ce que j'entends ici par métaphysique de cette règle est une discussion exacte qui puisse en faire concevoir parfaitement la vérité.⁹⁸
- 63 Berthelot ne donne, hélas, pas plus de détails sur cette discussion qui dut être orale, puisque à l'École, les cours n'étaient pas dictés et les élèves devaient noter eux-mêmes la règle, selon leur propre formulation, sous le contrôle du maître. Le plan de 1769 précise les précautions à prendre dans la progression du cours : « en géométrie toujours récapituler la leçon de la veille et s'assurer que les propositions démontrées ont bien été entendues⁹⁹ ».
- 64 Quant à la progression, la première division commençait par l'arithmétique : principe pratique et théorie du calcul ; ceci étant acquis, elle poursuivait par les premiers éléments de géométrie. Il semble que dans les autres divisions, les enseignants aient une certaine latitude. Le plan d'éducation ne fixait aucune contrainte : dans la mesure où chaque professeur suivait ses élèves durant tous leur cursus, il lui était loisible de gérer au mieux la progression de sa classe.
- 65 Le dessin occupe une place importante parmi les matières enseignées à l'École : comme nous l'avons vu, il fait partie des matières d'examen. Et en 1771, l'enseignement des ordonnances militaires fut même supprimé à son profit¹⁰⁰.
- 66 Le cours de dessin a lieu en fin de matinée pour les plus jeunes, en début d'après-midi pour la deuxième division, qui dessine des paysages. Les deux dernières divisions étudient le dessin des fortifications, la troisième division un matin sur deux en alternance avec l'escrime, la quatrième en début d'après-midi, tous les jours de classe.
- 67 L'histoire et la géographie n'étaient abordées que dans les deux premières divisions, sous forme de conversations après le goûter pris à 16 h. On se contentait de donner des exemples de personnages historiques exemplaires et quelques explications sur l'état présent du pays, en se basant sur les origines des conflits, le but étant de pouvoir choisir les négociateurs dans le corps militaire.

- 68 L'étude de la morale était confiée aux aumôniers, ce qui n'est pas dans les vues de tous les encyclopédistes. Il s'agit bien entendu de la morale chrétienne recommandée par D'Alembert, guère novateur en ce domaine.
- 69 La logique et le droit naturel ne figurent plus dans le plan d'éducation de 1769, et nous pensons, comme Sicard, que ces matières apparaissent dans le plan de 1756 dans l'unique but d'éviter les critiques des conservateurs, surtout en ce qui concernait la logique, qui n'était pas réellement enseignée comme telle¹⁰¹.
- 70 Il résulte de ce que nous venons de voir que l'enseignement de l'École accorde au cours de son évolution une place croissante aux sciences physico-mathématiques, matières alors en plein essor ; les autres disciplines intellectuelles importantes étaient l'allemand, le dessin et le catéchisme. Ce sont-là les matières dont D'Alembert prônait l'enseignement dans l'article COLLÈGE à l'exception toutefois de la philosophie :
- Les langues étrangères dans les quelles nous avons un grand nombre de bons auteurs, comme l'anglois & l'italien & peut-être l'allemand [] l'Histoire & toutes les sciences qui s'y rapportent comme la chronologie & la Géographie. [] Dans la Philosophie, on borneroit la Logique à quelques lignes ; la Métaphysique, à un abrégé de Locke ; la Morale purement philosophique, aux ouvrages de Sénèque & d'Épictète ; la Morale chrétienne, au sermon de Jésus-Christ sur la montagne ; la Physique, aux expériences & à la Géométrie, qui est de toutes les logiques & physiques la meilleure¹⁰².
- 71 Cependant, selon les encyclopédistes, le rôle de l'école ne doit pas se limiter à la formation de l'esprit ; le corps a, lui aussi son importance :
- Ce n'est pas un corps, ce n'est pas une âme que l'on dresse, c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux. Il s'agit d'éclairer en même temps l'esprit & de former le corps des jeunes gens.¹⁰³
- 72 Il resterait à montrer comment l'hygiène et les soins du corps développés à l'École étaient aussi ceux que prônait le dictionnaire. On verrait alors que, par sa conception de l'éducation et, dans une mesure moindre, par son fonctionnement, l'École militaire incarne bien le modèle novateur que lui attribue l'*Encyclopédie*. Il ne faut cependant pas se méprendre sur le terme de novateur, il s'agit davantage « d'une synthèse ferme et brillante »¹⁰⁴ des réflexions antérieures au milieu du XVIII^e siècle que de véritable révolution pédagogique : la suppression du latin, l'étude des langues vivantes, une place prépondérante donnée aux sciences sont des thèmes largement débattus et qui font consensus chez les tenants du progrès dès le milieu du siècle.

NOTES

1. Article ÉDUCATION, *Enc*, V 403 a

2. ÉCOLE MILITAIRE, de Paris de Meyzieu, (*Enc*. V, 307-313) contient des renvois à ÉDUCATION, de Dumarsais, ÉTUDE, écrit par Jaucourt, CLASSE, de Dumarsais, COLLÈGE, de D'Alembert.

3. L. Bouquin, *La Flèche. Quatre siècles d'éducation sous le regard de l'état*, Prytanée national militaire, 2006, Jay M. Smith, *Nobility reimagined. The Patriotic Nation in the Eighteenth Century France*, Ithaca, Cornell U. P. 2005.

4. En analysant le modèle de société véhiculé par les articles traitant d'éducation dans l'*Encyclopédie*, Lucette Perol a souligné les nuances entre les différents points de vue des encyclopédistes dans « L'éducation dans l'*Encyclopédie* », DHS, 1985, n°17, p.337-350.
5. Cf. D. Schlack-Pommelet, *L'école royale militaire et la révolution du comte de Saint-Germain*, thèse de doctorat de droit, Paris, 1968. C. Opitz Belalakh, *Militärformen Bürokratisierung und Adelreaktion. Das französische Kriegsministerium und seine Reformen im Offizierkorps von 1760-1790*, Sigmaringen, Thorbecke, 1994.
6. Durant cette période, les ministres de la guerre successifs sont le comte d'Argenson, le marquis de Paulmy et le maréchal de Belle-Isle.
7. *Recueil des Édits, déclaration, ordonnances, arrêts et règlements concernant l'Hôtel de l'École royale militaire*, tome I, p. 216 article 7.
8. Qualifié par L. Hennet de « grand Kéralio », par opposition à ses frères, dont l'auteur donne quelques éléments biographiques, o. c. p. 50-51 n. 2.
9. Pendant cette période, le ministre de la guerre est le Duc de Choiseul.
10. Trois ministres se succèdent pendant cette période, le marquis de Monteynard, le duc d'Aiguillon et le maréchal du Muy.
11. Les compagnies des élèves sont de nouveau surveillées par des officiers d'active.
12. Paris, Imprimerie royale, 1769.
13. *Idem*.
14. AN MM 680 p.184
15. L'un des professeurs de l'École est quasi ruiné pour avoir investi, sur les conseils de Bizot, dans la Compagnie des Indes, AN MM 669 p.135.
16. Cf. pour la section installée à La Flèche, Laurent Bourquin, *La Flèche, quatre siècles d'éducation sous le regard de l'état*, Prytanée national militaire, 2006, p.163-177.
17. ÉDUCATION V 293
18. AN MM 656 à 683, K 149 à 152.
19. Cf. F Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, 1882, t. I article «Bibliographie » p.196-202, et D. Julia, M.M. Compère, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Société d'édition de l'enseignement supérieur, 1976, p. 208.
20. Mémoires conservés aux Archives Nationales sous la cote K 149. R. Laulan les a étudié dans la *Revue militaire française*, 1936, vol. 91, p. 372 et suivantes.
21. AN cote K 149 dossier 3.
22. Il est quelquefois difficile à l'école de récupérer son dû auprès des cartiers Cf. AN MM 660, p. 81.
23. AN, K 149 dossier 4.
24. Voir L. Hennet, *Les compagnies des Cadets gentilshommes et les Écoles militaires*, Baudouin, Paris, 1889, p. 43.
25. AN K 149 dossier VIII, mémoire du 17 décembre 1750.
26. La marquise de Pompadour.
27. E. Boutaric, *Les Institutions militaires de la France*, Paris, 1863, p. 435.
28. Cf. *Recueil des Édits, déclaration, ordonnances, arrêts et règlements concernant l'Hôtel de l'École royale militaire*, t. II, p. 524, daté du 15/11/1757.
29. Pour plus de détails cf. Jean Leonnet, *Les loteries d'État en France au XVIII^e et XIX^e siècle*, Paris, Secrétariat de la Loterie Nationale, 1963.
30. Cf. R. Laulan, « Aperçu sur les finances de l'École royale militaire, 1751-1788 », *Extrait des actes du 86e Congrès National des Sociétés Savantes de Montpellier*, Paris, Imprimerie Nationale, 1962, p. 238-239.
31. Voir de Monzey, *Les institutions d'éducation militaire*, folio 137,manuscrit conservé aux Archives historiques du Ministère de la Guerre, Mémoire et reconnaissance 1955-E-19.
32. Les premiers élèves sont accueillis au château de Vincennes à la rentée de 1754.

33. AN MM 662, p. 28.
34. Les différents ministres ne furent pas tous aussi assidus que Choiseul, qui signa le registre pour toutes les séances de son ministère, cf. AN MM 662.
35. AN, MM 658, MM 661, MM 662, MM 664.
36. Ferdinand de la Combe, *Institutions de l'École militaire en France*, Paris, 1860.
37. AN MM 662 p. 3.
38. AN MM 669 p. 25.
39. Le Senne, Paris. Nous en avons consulté une édition de 1774.
40. Dans l'exemplaire que nous avons consulté, les pages concernant « l'exhortation et la prière pour les agonisants et la prière pour demander la grâce d'une bonne mort » manquaient. Ont-elles été volontairement retirées pour ne pas démoraliser les élèves ?
41. Au nombre de 5 en 1756.
42. AN MM 668 p.4 en date du 15/02/1754
43. AN MM 662, p. 14 en date du 21/01/1761.
44. Laulan, « La discipline à l'École militaire de Paris, 1753-1788 », *L'information historique*, Paris, Baillière, Année 1955, n°4 p. 136.
45. *Idem*, p. 141.
46. *Idem* p. 137.
47. *Idem* p. 136.
48. AN MM 664 p. 49,13/10/1757.
49. Cf. par exemple AN MM 669 p. 28, en 1772, « 41 élèves sont dans l'habitude de ne point porter de chaussures ».
50. AN MM K 149 n° 2³. Dominique Julia le date de 1760. (« École militaire » in M. M. Compère, *Les collèges français (XVI^e-XVII^e siècle) répertoire*, t.3, Paris, INRP et CNRS, 2002, p.421.)
51. t. V, 308a. L'article fait l'objet d'une autre publication sous le titre *Mémoire sur l'École royale militaire, inséré dans le Dictionnaire encyclopédique*, s. l., 1756 ; il sera repris et complété par Kéralio dans *Encyclopédie méthodique*, Paris, Liège, Panckouke, 1785, art militaire, t. II p. 229 et suivantes.
52. Paris, Imprimerie royale, 1769.
53. Paris, Imprimerie royale, 1769. D. Julia précise les circonstances de cette publication qui s'insère dans une reprise en main du l'École suite à des critiques de Choiseul, (o.c., p.415).
54. *Op. cit.*, Paris, Fayard, 1993 ; p. 382.
55. Pour la professionnalisation de l'armée voir Rafe Blaufarb, *The french Army 1750-1820 : Carrers, Talent, Merit* Manchester, U.K.University "Press, 2003.
56. AN K 149, Pièce 1 du 11/01/1750. Rappelons que l'École des Ponts et Chaussées a été créée en 1747.
57. *Œuvres diverses*, Paris, 1730, Tome I, p. 91.
58. Compayré Gabriel, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1879, p. 21.
59. J. de Viguerie, o. c. , p.234.
60. *Op. cit.*
61. Luciana Alocco Bianco, « Latin et langues vivantes dans l'Encyclopédie », RDE 20, 1996, p. 141-147.
62. AN MM 662 p. 53.
63. *Idem*.
64. AN MM 669 p. 56 v°.
65. Après le départ des jésuites, le collège de La Flèche devient, en 1764, une école préparatoire à l'École militaire pour des jeunes gens de huit à onze ans.
66. Plan de 1769, p. 33.

67. L'abbé de La Chapelle préconisait une initiation précoce à la géométrie dès l'âge de six ans, en réaction à l'enseignement très tardif de cette matière dans les collèges classiques, qui débutait à l'âge de 16 ans. Cf. *Institutions de géométrie*, Paris, 1746.
68. Article ÉCOLE MILITAIRE, v 304b.
69. Jean de Viguerie, *Les Institutions des Enfants*, Calman-Levy, Paris, 1978, p.161.
70. *Op. cit.* p. 2.
71. *Idem*, p. 7 § IV.
72. Laulan, précise qu'en 1760, il y avait 258 chambres, cf. « À l'École royale militaire de Paris la vie matérielle des élèves », *Revue historique de l'Armée*, Ministère de la Guerre, Paris, 1957, n°1 p. 56.
73. *Op. cit.* p. 16.
74. AN MM 680 p. 23.
75. AN MM 669 p. 125 en date du 30/03/1774.
76. *Op. cit.* p. 22.
77. AN MM 669 p. 20 v°.
78. *Enc.* III 632a
79. Demezieu, AN MM K 149 n° 2³.
80. Pour le choix des enseignants à l'École, cf. D. Schlack-Pommelet, o. c.p. 188-190.
81. AN MM 662 en date du 26/10/1767.
82. Pour une étude plus détaillée voir M. Bellot-Anthony et D. Hadjadj, « La Querelle de l'enseignement des langues dans l'Encyclopédie », *Éclectisme et cohérence des Lumières. Mélanges offerts à Jean Ehrard*, Nizet, 1992, p. 35-53.
83. V 317a.
84. Voir, *Enseignement et diffusion des Sciences au XVIII^e siècle*, sous la direction de R. Taton, Hermann, Paris, 1964, p. 538.
85. Cf. AN MM 669 p. 78 en 1772.
86. Plan d'éducation 1769 p. 28.
87. À titre de comparaison, Jean de Viguerie mentionne qu'en 1747 au collège d'Avallon, les maîtres d'écriture reçoivent 150E par an (o. c., p.77).
88. Voir D. Schlack-Pommelet, op. cit. p. 198.
89. AN MM 680 p. 174.
90. Plan d'éducation 1769, p. 28.
91. AN MM 669, p. 20.
92. Il s'agit sans doute du cours de statique car à cette date l'abbé Bossut n'a pas encore publié de cours complet de mathématiques. Les *Éléments de statique* de Camus publiés en 1758-59 comportent deux volumes, tandis que le *Traité de mécanique statique* de Bossut qui paraît en 1772 chez Jombert n'en compte qu'un seul, ainsi que son *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique* paru en 1762.
93. AN MM 669 p. 56 v°.
94. AN MM 662 p.106.
95. AN MM 669 p. 107.
96. *Op. cit.* p. 537-547.
97. Préault, Paris, 1762.
98. *Op. cit.* Table des matières.
99. *Op. cit.* p. 29.
100. AN MM 662 en date du 2/07/1771.
101. Cf. l'exemple donné par Sicard pour le collège de Sorèze dans *Les études classiques avant la révolution*, Paris, 1887, rééd. Slatkine, Genève, 1970, p. 473.
102. III 637a
103. EXERCICE (du corps) VI 250b

104. R Granderoute, « La fortune de l'article COLLÈGE », RDE 5, p.58.

RÉSUMÉS

Créée en 1751 l'École royale militaire de Paris est l'un des rares exemples d'écoles citées dans l'*Encyclopédie*, et elle y est même présentée comme un modèle idéal. À partir de documents d'époque nous décrivons la réalité de l'école afin de pouvoir examiner dans quelle mesure l'École mérite ce statut exemplaire et pour quelles raisons : l'organisation spécifique des enseignements et la place accordée au corporel en font l'une des premières mises en oeuvre des principes d'éducation des philosophes des Lumières.

The Royal Military School, a model according to the *Encyclopédie*

The Royal Military School, created in 1751, is one of the few schools mentioned in the *Encyclopédie*, which even presented it as an ideal model. This article provides a description of the School's workings based on original documents, in order to ascertain how far, and why, it deserved this exemplary status. We show that the particular organisation of teaching and the emphasis placed on the physical made it one of the first places where enlightened educational principles were applied.

AUTEUR

MARIE JACOB

GDR D'Alembert